

L'oraison du cœur

Autor(en): **Mercanton, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **1 (1958)**

Heft 3

PDF erstellt am: **23.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-846760>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ORAISON DU CŒUR

« Je ne suis pas un grand lecteur d'ouvrages mystiques, écrit Paul Valéry. Il me semble qu'il faut être soi-même dans la voie qu'ils tracent et jalonnent, et même assez avancé sur elle, pour donner tout son sens à une lecture qui ne souffre pas d'être « courante », et qui ne peut valoir que par la pénétration profonde, et comme illimitée, de ses effets. Elle exige une participation vitale qui est tout autre chose qu'une simple compréhension de texte. La compréhension y est, sans doute, nécessaire : elle est fort loin d'être suffisante ¹. »

Tout le monde ne partage pas cette vue lucide et sobre, si l'on en juge du moins par tout ce qui se publie dans ce domaine : anthologies de la littérature mystique, monographies enrichies d'amples citations, rééditions d'ouvrages illustres et ardues qu'on aurait pu croire endormis pour toujours dans la poussière des bibliothèques. Les œuvres complètes de saint Bernard, de sainte Catherine de Sienne, de saint Jean de la Croix ornent les montres des libraires. Telle ou telle collection de maîtres spirituels présente au lecteur d'occasion l'essentiel de la doctrine et les pages les plus instructives des mystiques rhénans, de Jean-Baptiste de la Salle, et même du roi David. Il paraît évident que ce souci de diffusion de biens si rares n'envisage pas qu'un public de spécialistes, ou le public assez indistinct de ce qu'on appelle les croyants. Il est évident aussi que, dans ce public étendu, le nombre des lecteurs capables d'être retenus, faute d'une participation plus intime, par la pure qualité littéraire de certains textes ou de s'émerveiller, comme Valéry avoue l'avoir fait parfois, de leur « puissance de description des choses non sensibles », demeure assez restreint. C'est autre chose qu'ils cherchent, et que probablement ils trouvent, dans une lecture fort imparfaite, souvent confuse, mais qui intéresse certaines inquiétudes et répond à certains appels. Une civilisation qui désormais se sait mortelle fait son bilan et y découvre des richesses qui n'appartiennent que pour une part à la civilisation. Un monde

¹ Paul Valéry, *Variété V : Cantiques spirituels*.

jeté sous la menace d'une mort soudaine regarde vaguement au-delà du monde et de la mort.

Lecture insuffisante, certes, tant qu'elle ne pénètre pas les motifs essentiels, enfin le seul motif qui, sous les modes les plus divers, inspire ces textes. Comme l'indique Valéry avec son habituelle rigueur, ces témoignages ne prennent leur sens que là où ils trouvent à développer la plénitude de leurs effets, dans les esprits qu'ils fortifient et qu'ils fécondent, dans les cœurs dont le feu attend d'être allumé. Il ne s'agit jamais en eux, là même où son expression paraît savante, que de cette parole refusée aux plus sages et qui se révèle aux enfants. L'Évangile dont il porte l'annonce, le prêtre sait bien que ce n'est pas ce petit livre inerte dans ses mains qui suffit à le contenir, mais ces regards purifiés qui l'écoutent, où monte l'espérance.

Cette lecture pour cela est-elle tout à fait vaine, vouée à la seule curiosité, si bornée ? Ce n'est pas certain. Qui n'a pas l'expérience de la foi connaît aussi la douleur, l'abandon, l'adoration passionnée et tremblante d'un visage qui s'échappe. Quel que soit l'appareil dont se soutient la révélation d'une épreuve mystique, elle n'est jamais que le mystère, dans l'invisible et dans l'indubitable, de la présence et de l'absence de quelqu'un. Qui d'entre nous n'y ressentirait pas son propre déchirement, sa propre joie ? Il faudrait s'aveugler, croire qu'il y a deux amours, nier que nous n'avons qu'un cœur. Dans notre littérature moderne, ce qui ressemble le plus à certaines pages d'auteurs mystiques du XVII^e siècle français, Jeanne de Chantal, le Père Chardon, Marie de l'Incarnation, par exemple, ce sont de longs passages de Proust dans *La Fugitive* : le même langage sévère et dépouillé, la même voix sourde, tremblante et tenace, la même lueur pâle à la vitre, dans la nuit, le même accablement dans un chagrin sans aurore. Et il ne s'agit pas là d'une ressemblance seulement littéraire : ce même accent des mots qui fouillent le cœur, y découvrent une épreuve dont l'objet seul a changé. L'oubli guérit celle du poète, l'autre ne s'attend qu'à Dieu, qu'on n'oublie pas. Mais les lecteurs de Proust n'oublient pas davantage, et, à mesure que leur lecture s'approfondit, à travers les prestiges d'un art dont quelques-uns s'épuisent, c'est à ces pages-là, à leur qualité morale, à leur résonance spirituelle, qu'elle s'attache.

*

* * *

L'ouvrage dont je voudrais dire ici quelques mots appartient précisément à cette littérature spirituelle de notre âge classique, dont ne parlent pas les histoires de la littérature. Un petit livre humble, et

jusque dans son titre, explicite comme on les aimait alors, et qui en indique aussitôt l'intention secourable : *L'Oraison du cœur, ou la manière de faire l'oraison parmi les distractions les plus crucifiantes de l'esprit*¹. L'auteur en est le P. Alexandre Piny, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Entre tant d'autres, remarquables par la beauté ou la distinction du langage, il n'est guère considéré comme tel par les connaisseurs. L'abbé Brémond, qui en a parlé avec affection dans sa grande *Histoire littéraire du Sentiment religieux au XVII^e siècle*, se montre sévère pour l'écrivain, « difficultueux, rustique, diffus », écrit-il. C'est par sa doctrine, toute simple d'ailleurs, et par un certain ton d'expérience intime et souffrante, qu'il retient l'attention. Mais je ne suis pas sûr qu'on puisse séparer ce ton si touchant de cette difficulté à écrire, de ce discours en effet diffus, sans cesse repris et continué, de cette longue phrase errante et lasse, pareille à des bras qui s'allongent pour soutenir la défaillance des âmes, et qui parfois défont. Le style d'une charité qui partage la peine qu'elle console est aussi un style. Et c'est même un style émouvant.

Le Père Alexandre Piny, nous dit son éditeur moderne, est un Méridional, né le 25 février 1640 à Allos, dans les Basses-Alpes, d'une vieille famille anoblie au XV^e siècle. Il entre très jeune chez les Dominicains de Draguignan, enseigne la philosophie et la théologie à Marseille et à Aix, commence sa carrière littéraire, en 1666, par une étude sur les controverses entre thomistes et molinistes, que, pour en agrémenter le propos, il compose en vers : dans sa jeunesse, nous disent naïvement ses biographes, il aimait fort la poésie. C'est à partir de 1676, devenu sous-prieur, puis régent des études au couvent de Saint-Jacques à Paris, qu'il commence à divulguer sa doctrine spirituelle, élaborée en Provence déjà, dans un milieu incliné vers le « pur amour ». Ses deux ouvrages les plus marquants sont *La Clé du pur amour*, imprimé en 1682, et *L'Oraison du cœur*, en 1683.

En 1685, il entre dans un silence qui ne se rompra plus jusqu'à sa mort et il se consacre tout entier aux âmes qui réclament son secours. La doctrine du pur amour devient alors suspecte : Molinos vient d'être arrêté à Rome, ses disciples se taisent, et, chez les Dominicains de France, un vigilant confrère du P. Piny, le P. Massoulié, se distinguera bientôt par son ardeur contre Mme Guyon et le quiétisme. Au plus fort du débat, d'ailleurs, l'auteur de *L'Oraison du cœur* ne sera pas inquiété et ses deux œuvres maîtresses ne cesseront pas d'être

¹ Alexandre Piny, O. P., *L'Oraison du cœur, ou la manière de faire l'oraison parmi les distractions les plus crucifiantes de l'esprit*. Introduction de Jean Châtillon, Ed. du Cerf, 1941.

rééditées. Mais l'esprit qui les anime n'est plus en faveur qu'auprès des âmes qui mènent une vie cachée, comme la sienne. Bossuet s'en prendra, on le sait, dans sa querelle avec Fénelon, aux plus grands maîtres dans la science de l'amour de Dieu, et jusqu'à ce Ruysbroeck l'Admirable, qui est une des étoiles du ciel mystique chrétien. Bien d'autres avec lui ont regardé comme un danger public les âmes prêtes à s'abandonner à Dieu tout entières et à l'aimer sans récompense. Ce risque depuis lors a été largement conjuré.

Le P. Piny avait communiqué son cœur. Il n'avait rien à ajouter et pouvait se taire sans dommage. C'était le temps pour lui d'entrer dans ce silence qui est la plus grande pauvreté devant Dieu et devant les hommes. Il meurt au couvent de l'Annonciation, rue Saint-Honoré, dans ce terrible hiver de 1709 qui a ravagé la France : « Comme il n'avait jamais attaché son cœur à la créature, écrit l'un de ses biographes, ni rien possédé sur la terre, il ne regretta rien à sa mort ; mais il fut lui-même extrêmement regretté de ses frères... »

*
* *
*

Il n'avait rien à ajouter à ce qu'il avait dit car il n'avait dit qu'une seule chose, qu'il reprend d'un livre à l'autre, et qu'il répète au cours du même ouvrage, presque à chaque page de cette *Oraison du cœur*, qui n'est qu'un hymne tendre et plaintif sur ce seul thème : Vouloir aimer Dieu, c'est déjà l'aimer. « Donc l'oraison du cœur, écrit-il dès les premières lignes, n'est autre chose qu'une union amoureuse de notre volonté à Dieu et à sa divine volonté durant tout le temps de cette oraison, en sorte qu'on fait parfaitement cette oraison du cœur tant que la volonté de l'âme demeure unie amoureusement à Dieu et à sa sainte volonté, c'est-à-dire pour tout le temps que l'âme est dans cette disposition de cœur et de volonté de vouloir être là pour aimer, adorer et prier son Dieu, et demeurer abandonnée à sa divine volonté pour tout ce qu'il lui plaira faire d'elle et pour telle disposition où il lui plaira la tenir, qui est ce qui fait cette union affective et amoureuse de l'âme à Dieu, et par cette union, l'oraison du cœur. »

Voilà toute la pensée, et tout le style. On aperçoit bien qu'ils ne font qu'un : le flux et le reflux de quelques mots, volonté, cœur, et abandon à Dieu, que l'âme se chante pour y puiser consolation et courage. Tout l'effort de ce petit livre ne tend qu'à leur donner leur plénitude, que rien ne comble.

Puis l'auteur explique la différence entre cette oraison du cœur, qui ne réclame rien qu'une disposition de la volonté, et l'oraison de

l'esprit, qui, elle, s'attache à la contemplation de Dieu et de ses perfections, qui médite les mystères et les vérités de la foi, qui s'applique au salut. Mais combien difficile cette oraison savante dans « la condition de cette vie mortelle et dans ce lieu d'exil et de bannissement où nous sommes », où « on perd facilement cette vue de Dieu, soit par l'embarras et la nécessité des affaires qui nous occupent, soit par l'égarement et la légèreté de l'imagination qui distrait en même temps l'esprit, soit encore par l'effort et la tentation du démon » ! C'est pourquoi la bonté de Dieu y a pourvu en nous donnant ce cœur capable de l'aimer, et il n'en faut pas davantage, car « si nous voulons aimer, nous aimons, si nous voulons, non à la vérité par un désir imparfait, mais bien par une véritable volonté, nous unir amoureusement à la volonté de celui que nous aimons ou que nous voulons aimer, nous l'avons au même moment par ce même acte de volonté par lequel nous voulons l'avoir, puisque l'amour n'est autre chose qu'un acte affectif de notre volonté et un vouloir à l'égard de ce qu'on aime et pour le bien qu'on peut lui vouloir : *Amare est velle bonum.* »

Le Père n'a pas de peine à montrer ensuite qu'il n'en est pas de même des autres vertus, qu'elles exigent des actes extérieurs et distincts, qu'il ne suffit pas de vouloir être libéral ou pénitent pour l'être en effet, que l'amour seul s'exerce par la seule volonté d'aimer, qu'il n'est besoin pour cela que de s'offrir « comme une victime d'amour durant tout le temps de son oraison », de vouloir la volonté de Dieu jusque sur la croix, de vouloir enfin « établir son règne sur notre propre ruine ». Et, avec miséricorde, il exhorte les âmes à prendre confiance dans leur propre volonté d'amour : « Courage donc, ô âmes, aimantes sans avoir su jusqu'ici que vous aimiez, et qui faisiez parfaitement cette oraison du cœur et de la volonté, lors même que vous gémissiez dans la croyance ou dans la crainte de ne pas la faire, courage encore une fois, puisque vous commencez de voir... qu'on aime véritablement par ce même acte par lequel on veut aimer. »

Cet appel se répète, empreint de la compassion douloureuse d'un homme qui a la pratique des âmes et qui sait combien d'entre elles, et les plus délicates, les plus généreuses, parfois les plus hautes, demeurent la proie des sécheresses, des désolations intérieures, d'une vue désespérée de leur apparente impuissance à aimer — alors qu'elles succombent sous le poids d'un excès d'amour — livrées à de stériles combats contre elles-mêmes dont aucun exercice spirituel ne les délivre. Tout au contraire, les méthodes d'examen de conscience et de prière introspective leur sont mortelles, puisqu'elles rendent à leur misère des cœurs tout désireux de se donner et de s'oublier dans

l'allégresse de l'amour. Sécularisées depuis lors, et transformées en analyse psychologique, ces méthodes traditionnelles ont, on le sait, enrichi la littérature, mais en séparant l'homme de lui-même et en tarissant ses sources, qui ont besoin d'ingénuité, d'oubli de soi, peut-être de hasard pour se répandre.

Cet état d'oppression intime, l'auteur de *L'Oraison du cœur* n'en ignore pas la peine. Si certains passages de son livre n'en témoignaient d'une manière explicite, l'insistance anxieuse de sa voix suffirait à nous apprendre qu'il en a souffert. Le pur amour, qui ne veut rien, n'attend rien, ne sait rien, en est la délivrance. C'est là, dit-il, vouloir « aimer à ses dépens », et il n'y a pas d'autre amour.

Les moyens de pratiquer cette oraison du cœur ? Le P. Piny, pour la clarté de l'exposé, en distingue trois, mais qui ne forment qu'un seul mouvement et définissent la même attitude de l'âme dans la prière : adorer Dieu pour ce qu'il est en nous complaisant dans le sentiment de sa grandeur immuable et de notre néant devant lui ; s'abandonner à la volonté de Dieu et ne vouloir être traité que selon son bon plaisir et son saint service ; enfin — c'est le plus efficace et le plus à portée de la main — aimer Dieu dans la souffrance et dans les croix qu'il lui plaît de nous envoyer, consentant amoureusement à toutes les destructions qu'il veut faire de nous-mêmes. Et l'on voit bien ici que ce pur amour ne ressemble en rien à une manière de repos dans les délices spirituelles tel que l'ont représenté parfois ses censeurs. C'est un effort d'acquiescement continu à la volonté divine, dans la négligence de toute autre volonté en nous que celle d'aimer. Rien n'est moins conforme à la nature, rien non plus à ce cœur humain, qui ne sait aimer que dans l'inquiétude.

Il serait facile ici, selon le goût dialectique qui règne dans la critique moderne, de retourner l'humble proposition de notre auteur et de tirer de cette opération quelque éclat : vouloir aimer Dieu, c'est l'aimer, mais aussi : aimer Dieu, c'est vouloir l'aimer, et le vouloir sans relâche et sans trêve. Ce soin est inutile : l'opération se fait d'elle-même. L'amour qui ne veut rien, qui ne se veut pas lui-même, s'appelle la passion, et cet amour qui doute de soi et de son objet ne peut pas s'adresser à Dieu : il ne s'adresse en effet à personne, c'est pourquoi il porte la mort. Le seul amour qui aime vraiment est celui qui ne s'écoute pas parce qu'il est le fruit d'une volonté absolue, où le cœur se consume dans un autre et ne connaît plus qu'un visage. Quelle distraction pourrait encore le traverser ? Elle serait soustraite à cette offrande qu'il est devenu tout entier. Fénelon le dit à sa manière aiguë et sèche, qui n'est pas celle du P. Piny : « L'inquiétude sur les distractions (dans l'oraison) est la distraction la plus dange-

reuse¹. » Voilà le pur amour, envers Dieu, envers celle, celui qu'on aime : il n'y a pas deux amours.

*

* *

Les chapitres successifs qui, dans un ordre fort arbitraire, traitent de l'excellence de l'oraison du cœur, de sa nécessité, des mortifications qui l'accompagnent, de la préparation qu'elle exige, des vertus qu'elle engendre — et qui fondent sa pratique sur l'autorité des Écritures et sur les sentiments des Pères, ne nous apprennent rien de plus. L'auteur se soumet à cette manière discursive, conforme à la tradition du genre, qui ne convient guère à son inspiration. Un chapitre pourtant mérite qu'on s'y arrête, car il aborde une question douloureuse : *Des croix qui peuvent arriver de la part de Dieu même, dans l'oraison du cœur.*

Les croix qui viennent du monde, on les prévoit sans peine : le monde souffre mal la présence dans son sein de ces âmes solitaires, réservées, qui se dérobent à ses flatteries. On devine aisément aussi, malgré leurs ruses, celles qu'invente le démon, implacable et nerveux ennemi de la prière et de l'amour. Comment comprendre les croix qui viennent de Dieu ?

Jusqu'à ce point-là, on peut désigner ce petit livre comme un ouvrage mystique dans le sens précis, mais le plus général de ce mot : ce qui regarde l'union personnelle et vécue de l'âme avec Dieu, ses voies, ses efforts, ses épreuves. Ici, c'est de l'épreuve suprême qu'il s'agit, celle qui effraye et paralyse, car c'est l'énigme de l'amour. Combien les pires souffrances paraissaient douces, qui ne venaient que d'une chair dévorée, des tourments de l'esprit, des intrigues du monde et des maléfices du démon ! Voici que Dieu, à qui cette âme s'est livrée à travers tant d'afflictions, l'abandonne au désert où elle s'est jetée à sa suite, comme s'il trahissait sa promesse : *Affixi te, et non affligam te ultra* : — ... « Qui croirait qu'un Dieu de bonté qui est tout amour, et l'amour même, qui fait ses délices de converser, comme il a dit lui-même, avec les enfants des hommes quand l'amour brûle en eux tout ce qu'il y a d'humain pour ne plus rien vouloir que Dieu et sa volonté, qui croirait qu'il en pût venir à un tel abandon à l'égard de ces âmes d'oraison et d'oraison du cœur dont nous parlons, à une soustraction si générale de tout le sensible, qu'il soit quelquefois à l'égard de ces pauvres âmes comme s'il n'était point en effet, qu'il

¹ François Varillon, *Fénelon et le pur amour. Maîtres spirituels*, Ed. du Seuil, p. 183.

les dépouille ou pour mieux dire qu'il les purifie de tout ce qu'il y a de sensible dans la foi, dans l'espérance et dans l'amour, d'une manière si austère et si pénible pour ces pauvres âmes, qu'elles ne voient point autrement que comme des âmes qui n'ont ni foi, ni espérance, ni amour, qu'il les réduise bien souvent à un tel néant et à une telle impuissance pour tout ce qu'elles voudraient faire dans la vie spirituelle pour son amour, qu'elles ne sont plus dans la vie spirituelle à l'égard des exercices et des pratiques que comme des corps sans âme..., qu'elles sont en quelque manière sans être, qu'elles vivent sans vivre, qu'elles aiment sans aimer, je veux dire que leur amour, leur vie, leur être, tout ce qu'elles font, tout ce qu'elles disent ou pensent, et enfin que tout soit à leur égard, ou soit fait avec si peu de sentiment de Dieu et d'une manière si indifférente, ce semble, qu'elles aiment comme si elles n'aimaient point et qu'elles croient en effet toutes les vérités de la foi, quoique cependant elles n'en aient point d'autres sentiments que si ce n'étaient en effet que des fables. »

On pourrait reconnaître, dans cette peinture naïve, quelques traits de la « Nuit Obscure » de saint Jean-de-la-Croix. Mais l'auteur de *L'Oraison du cœur* ne s'adresse pas à des âmes monastiques, vouées aux formes les plus ardues de l'union avec Dieu, capables d'une ascèse qui détruit la nature. La « Nuit Obscure » est une étape dans une ascension qui n'appartient qu'à des âmes d'une exceptionnelle vigueur. Ici, il s'agit d'un état, dont certaines âmes sont affligées d'une manière permanente, en dépit de tous les transports de l'amour — et ce ne sont pas des âmes médiocres. Au cours d'une longue vie ardente et sacrifiée, Mme de Chantal n'en a pas trouvé l'issue : « ... Comme je puis je me tiens là, écrit-elle à la Mère Angélique, patiente et souffrante, sans rien faire ni dire, ne le pouvant, sinon rarement quelque parole d'union ou d'acquiescement, comme je puis ; et quelquefois j'ai de la peine à cela par la crainte que c'est de ne rien faire... Il est impossible d'exprimer la qualité de ma souffrance. Mon esprit actif et toujours réfléchissant fait toujours quelque regard, et cela l'effraie. Quelquefois la tête et le cœur sont si saisis que c'est chose étrange. Je tâche de souffrir tout comme je dis, et de ne faire aucune réflexion volontaire ¹. » Enfin, tout près de nous, c'est le cri déchirant de sainte Thérèse-de-Lisieux au Christ : « J'accepte de ne pas voir ici-bas la douceur de ton regard ². »

A ce mystère, il faut bien avouer que le tendre P. Piny n'a rien à répondre. Il souffre avec ces âmes, peut-être parmi elles. Dieu, dit-il,

¹ P. Renaudin, *Le Jardin mystique de la France*, Ed. du Cerf, p. 140.

² Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Histoire d'une âme*.

prolonge l'épreuve dans cette vie pour l'abrégé dans l'au-delà, et l'âme se présentera devant lui avec ce surcroît d'amour. Mais comment des âmes vraiment vouées à l'oraison du cœur pourraient-elles se consoler par un calcul ? Le pari de Pascal n'intéresse pas l'amour.

Comme presque tous les chrétiens de son siècle, jansénistes ou jésuites, et comme la plupart des chrétiens d'aujourd'hui, notre auteur croit en un Dieu souverain, Père impitoyable avec des accès de tendresse, monarque « qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires », Dieu puissant qui exige de ses adorateurs la faiblesse, Dieu riche qui les veut pauvres. Il n'a pas aperçu que Dieu est au contraire la pauvreté suprême, et qu'arrêté au puits de la Samaritaine, c'est lui qui nous demande encore : « Donne-moi à boire ! » Ce vrai Dieu, qui donc l'a connu, même parmi les saints, sinon, dans une révélation poignante, saint François d'Assise, et, après lui, en secret peut-être, d'autres stigmatisés, qui ont su que le Christ avait besoin de la pauvreté de leurs plaies et de leurs larmes ? Et, bien sûr, tous ces stigmatisés invisibles, qui ne demandent rien, n'interrogent pas, se contentent de répondre en silence, sachant aimer de cet amour « qui veut du bien à ce qu'il aime ». Leur union avec Dieu n'est pas de l'ordre de la possession ni du triomphe : elle est cette pure offrande où l'on n'a rien à donner que soi-même :

« Il n'y a pas d'ami sûr pour un pauvre, s'il ne trouve un plus pauvre que lui ¹. »

Faut-il croire que le P. Piny les ignore ? Mais c'est à eux qu'il pense surtout, c'est avec eux qu'il nous invite à nous confondre : car la seule oraison du cœur est celle d'un cœur brisé.

*

* * *

En art, en politique, en religion, l'âge classique a mis sa confiance dans une volonté réfléchie et conduite, Racine aussi bien que Corneille, Louis XIV que Richelieu, Fénelon que Bossuet. Dans le domaine religieux, en particulier, tant de controverses sur les problèmes de la grâce en sont le signe : Pascal comme saint Vincent de Paul juge que la foi s'obtient par un acte volontaire et soutenu.

Le P. Piny appartient à son siècle, mais, avec quelques autres, ce n'est pas à la volonté de croire, c'est à celle d'aimer, qu'il demande la délivrance des âmes. C'est là, je crois, ce qui nous le rend si proche.

Certes, son petit livre s'adresse à des croyants et ne prend aucun soin de les convaincre de ces vérités de la foi qu'ils ne mettent pas

¹ Paul Claudel, *Corona Benignitatis Anni Dei : Notre-Dame Auxiliatrice*.

en doute. Il les exhorte à croire dans leur amour et à se fier à la volonté de leur cœur. Dans la pratique cependant, il s'agit bien d'un même effort de libération : les âmes étouffées par les sécheresses et les ennuis et qui ne respirent pas dans la prière sont des captives comme les âmes incroyantes. Une même prison retient les hommes dans ses ténèbres, dès que leur Dieu n'est plus un Dieu vivant.

Cette prison est la nôtre, même si d'autres images viennent y peupler la nuit. L'humanité change de rêves, d'autres mots portent son appel. Elle ne change pas de souffle ni de souffrance. Et ce qui la torture, c'est toujours ce cœur accablé d'un amour qui ne se connaît pas. Aucune hygiène mentale, aucune psychanalyse n'a pu guérir son mal d'aimer. Il lui faut un visage qui ne la quitte plus.

L'humble ouvrage dont j'ai parlé, si doux, si désuet en apparence, procure cette certitude : qu'il n'y a point d'amour sans visage, que notre cœur n'est pas un insensé. C'est la certitude la plus forte et la plus nécessaire. L'amour ne demande pas qu'on le console, il ne demande rien que d'aimer : « Une consolation, je l'ai cherchée, à ma douleur, chante un poète oriental — et ma douleur a fini par devenir pour moi cette consolation ».

Jacques MERCANTON.